

Un « Feuillelet » d'André Gide

Dans ses *Feuillets* insérés au dernier numéro de la *Nouvelle Revue française*, André Gide veut bien citer cette phrase parue dans le *Temps* du 28 novembre 1927 : « Les excellents vers se reconnaissent à ceci qu'on n'y peut changer ni déplacer un seul mot. » Il ajoute que nous avons emprunté cette formule à Paul Valéry, qui la donnait au cours d'une conférence au Vieux-Colombier. « J'y étais », dit Gide. Nous n'y étions pas : malgré le désir qu'on en peut avoir, on ne saurait être partout. Nous ignorions même que Valéry eût adopté cette définition, et certes il est assez riche pour qu'on puisse lui faire bien des emprunts, mais enfin ce n'est pas à lui que nous avons fait celui-là. Car c'en est un, et nous ne revendiquons ni brevet d'invention, ni droit de priorité. Qui est le premier inventeur d'une idée ? Il y a presque toujours quelque difficulté à l'établir, quand il ne s'agit pas de ces vastes philosophies qui marquent une époque et renouvellent toute la pensée. En tout cas, voici notre source. C'est Théodore de Banville qui, se référant à l'étymologie du mot *ποίησις*, tiré du verbe *ποιεῖν* faire, fabriquer, façonner, a écrit : « Un poème, *ποίημα*, est donc ce qui est fait et qui par conséquent n'est plus à faire ; — c'est-à-dire une composition dont l'expression soit si absolue, si parfaite et si définitive qu'on n'y puisse faire aucun changement, quel qu'il soit, sans la rendre moins bonne et sans en atténuer le sens... » (*Petit traité de poésie française*, édition Charpentier, 1881.)

Banville entend rectifier la théorie trop étroite qui ne voit de poésie que dans le lyrisme. Il cite des vers de Corneille et de La Fontaine, qui ne sont pas lyriques mais qui sont parfaits en ce qu'ils défont toute modification. « Essayez, dit-il, dans les vers que je viens de vous citer, de changer ou de déplacer un seul mot : vous n'y parviendrez pas, à moins d'en diminuer la beauté ou l'exactitude. Ces vers sont donc de la poésie... » Bref, pour Banville, la poésie c'est d'abord la perfection du verbe, démontrée par la forme invariable et définitive du rythme et de la mesure. Ce pur poète aimait certes la poésie pure, mais sans l'ériger en dogme exclusif. Il était plus libéral. Toutefois il ne transigeait pas sur la nécessité de ce cadre fixe et déterminant que fournit seul le vers, et niait qu'il pût y avoir des poèmes en prose, bien qu'on ait donné ce titre à des pages admirables, mais par un abus des mots et une impropriété de termes. « Car il est impossible, observait-il, d'imaginer une prose, si parfaite qu'elle soit, à laquelle on ne puisse, avec un effort surhumain, rien ajouter ou retrancher : elle est donc toujours à faire, et par conséquent n'est jamais la chose faite, le *ποίημα*. »

Or, Gide raconte que dans cette conférence du Vieux-Colombier Valéry cita ces deux vers de Victor Hugo :

Oh! quel tragique bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !

4

Et, par un lapsus qui donna une sueur froide à Gide, il commença ainsi : « Oh! le tragique bruit... » Mais par un rétablissement d'équilibre sur la corde raide, dont on ne s'étonne pas de trouver un Valéry capable, il se rattrapa en continuant par : « ... que font au crépuscule », de sorte que le vers retombait sur ses pieds. Mais cela lui permit de dire à Gide, en sortant : « Heint ma définition, quelle f...! et le public n'y a vu que du feu. » Et le prosateur Gide de triompher... Pardon! Valéry a de l'humour au besoin : Gide également. Est-ce par mégarde aussi, ou pour tendre un piège, que Valéry peut-être et sûrement Gide ont fait un autre changement au premier de ces deux vers? Dans l'édition Heitzel, édition *ne varietur*, la seule que nous ayons sous les yeux, on lit non pas : « Oh! quel tragique... » mais : « Oh! quel farouche bruit... » Et l'on sait qu'il y a dans les manuscrits de Victor Hugo des variantes, que relèvent les éditions critiques. La version décidément adoptée par le père est sans doute la meilleure, mais celles qu'il rejette n'étaient généralement pas mauvaises, et d'autres s'en seraient contentés. Est-ce la réfutation de Banville? Mais non! Cela prouve seulement qu'il ne faut pas l'interpréter de façon trop littérale et judaïque. Dans ces deux vers, extraits de la pièce *A Théophile Gautier (Toute la Lyre)*, particulièrement chère à Valéry, les variantes notées par Gide peuvent aller à la rigueur; mais elles ne portent que sur le premier : essayez donc de modifier le second! Impossible. Dans tout poème, même des plus grands maîtres, certains vers, indispensables au sens, ne font que préparer ceux qui expriment l'essence de l'idée et qui atteignent à l'immutabilité, gloire et suprême beauté du poème. Banville avait prévu et résolu l'objection, en réclamant, pour qu'il y ait poésie, « au moins des parties absolument belles et définitives ». L'idéal de la poésie pure est de ne conserver que celles-là : son inconvénient est d'écartier ainsi trop d'éléments significatifs. Il faut des récitatifs dans un opéra, et Wagner les a plutôt ornés et magnifiés que réellement abolis. C'était le Victor Hugo du drame musical. Et la remarque de Banville subsiste, — d'autant plus que ceux qui changent un mot dans un poème, n'étant pas des Valéry, font généralement un vers faux. —

P. S. Souday

"Le Temps"

14 décembre 1928